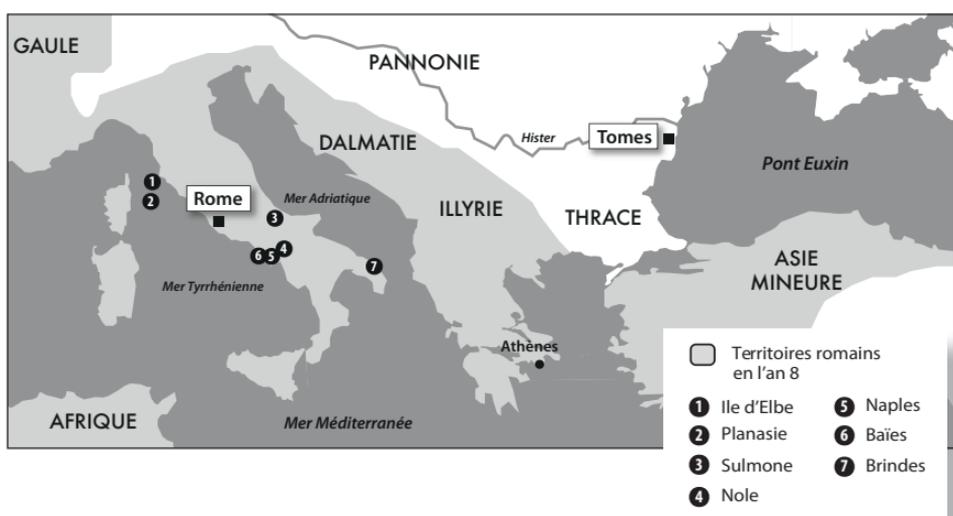


# Les Yeux coupables

Marie Goudot

espaces  
& signes

## LA CARTE DE L'EXIL



*An 8 de notre ère à Rome, capitale de l'Empire, celle que tous ses habitants désignent sous le nom de la Ville. C'est la fin du règne d'Octave, devenu Auguste. Après l'assassinat de Jules César et la longue guerre civile qui s'en est suivie, il a rétabli la paix, embelli Rome par quantité de monuments de marbre, favorisé le développement des Lettres avec l'appui de Mécène, son conseiller et ami.*

*Le versant solaire du règne.*

*Il en est un plus sombre et méconnu, familier aux régimes autoritaires.*

*Auguste refuse le titre d'empereur, n'accepte que celui de prince (du Sénat), ou se fait appeler César comme son grand-oncle qui l'a adopté. Il s'est vu doté de tous les pouvoirs : législatif, militaire, religieux. Il a soixante et onze ans, son épouse Livie soixante-six. Tous deux ont eu des enfants de précédents mariages.*

*Auguste, hanté par les problèmes de sa succession, se heurte aux manœuvres de Livie qui veut imposer comme héritier son propre fils Tibère. Il voit des complots partout. La police et les délateurs sont omniprésents, les assemblées interdites, les courriers et les propos surveillés, les écrits censurés. Dans la Ville s'est installée une peur sournoise.*

*Autre source de tourments : malgré des lois sévères destinées à lutter contre l'adultère et la chute de la natalité, à restaurer l'ordre moral (les citoyens se préoccupent davantage des jeux de l'amour que de procréer), débauches et scandales se sont multipliés au sein de la famille impériale. Après avoir exilé sa seule fille et son petit-fils, Auguste exile en l'an 8 sa petite-fille<sup>1</sup>.*

---

1 Voir tableau généalogique p.125

## I

Exilé, Ovide. Arrêté en pleine nuit et embarqué par la police impériale.

À la seconde fois seulement, Junius Gallion commença à comprendre. À la première, il était trop abasourdi. Jambes et souffle coupés. Jeté en plein cauchemar.

Quelques instants plus tôt, debout près de la fenêtre, il s'extasiait. Qui n'a jamais vu Rome en train de s'éveiller, la lumière du jour naissant jouer sur les blondes eaux du Tibre, n'a vraiment rien vu au monde.

En ce matin d'hiver bleu acide, un pur bonheur. Brutalement interrompu par le grincement de la porte. Sur le seuil, un visage chaviré. Marcus, son affranchi préféré. Intelligence, vivacité, yeux qui riaient pour un oui pour un non. À cette heure, il n'était plus le même. Chevelure ébouriffée, lèvres livides, il demeurait planté sans poser le plateau qu'il avait préparé en entendant des pas dans le bureau. À l'évidence, la nouvelle qu'il venait d'annoncer, qui serait bientôt disait-il au centre des discussions, eh bien cette nouvelle le touchait lui aussi. Il hésitait à formuler ce qu'il gardait entre les dents, se contentait de répéter : oui votre ami a quitté le port de Brindes hier soir pour une destination lointaine. Lâcha enfin la raison de son tourment : il a eu le droit d'emmener un esclave et un affranchi, mon cousin peut-être, si proche depuis l'enfance.

Junius Gallion lui fit signe de placer le déjeuner sur une table :

— Ton cousin ? Cours te renseigner, sur le sort d'Ovide également.

Lui-même avait besoin de silence et d'être seul pour calmer le tremblement qui s'emparait de lui, qu'il sentait à la commissure de ses lèvres, de ses yeux. Prêt à pleurer.

La porte à peine refermée sur Marcus, il songea aux questions qu'il aurait dû lui poser. Si la femme d'Ovide avait aussi été embarquée. Si ses intimes se trouvaient à Brindes pour un dernier adieu. Si le lieu de son exil était connu. Si.

Premier accroc au silence, les chansons de Cecilia à leur petite Novatilla. La maison reprenait vie. Il en savait trop peu pour apprendre la nouvelle à sa femme et consoler sa tristesse sur la jalousie que suscitait Ovide. Car c'était vrai. Une bonne moitié de Rome crevait d'envie à le voir se pavaner en compagnie de jeunes filles aussi jolies les unes que les autres, se flatter de les entendre scander en sa direction « *magister amoris* », professeur d'amour. Tel était l'Ovide d'autrefois. L'actuel, non. Il portait beau ses cinquante ans et des tempes grisonnantes, avait des goûts sages et l'amitié généreuse. Ainsi l'année précédente. Junius Gallion se rappelait la main du poète à son épaule, l'assurant de sa présence pendant la maladie de Cecilia ou, souvenir presque du même âge, celle de sa fille Novatilla. Pour être présent, Ovide l'avait été. Visitant souvent Cecilia lors de sa convalescence. À sa demande, il lui faisait lecture d'un passage qu'il venait d'écrire. Racontait des moments gais de sa jeunesse, ou bien les études de rhétorique et de droit si ennuyeuses pour lui qui ne rêvait que de s'adonner à la poésie. Quand ses yeux pétillants et sa voix chaude

entraient dans la maison, le visage de la malade s'éclairait. Avec Novatilla, que de gaieté également ! Dès son arrivée, il rejetait de son front des mèches impeccablement frisées, lui montrait son profil :

— Regarde mon nez, le nez familial, tu comprends mon surnom de Nason. Préviens ta mère que le chevalier au grand nez est là.

Un bonheur, un ami, irrémédiablement perdus ?

Banni. Loin, très loin.

Les paroles de Marcus lui revinrent de plein fouet. Inconcevable ! se surprit-il à murmurer. Auguste n'a pas pu exiler, sans crier gare, l'écrivain le plus célèbre de son temps, dont les œuvres sont déjà au programme des écoles, et les *Métamorphoses* en passe de faire de lui le poète officiel du régime.

Une pensée traversa Gallion qui éclipsa les autres. La veille, au moment où il fêtait avec insouciance les neuf ans de Novatilla, Ovide entamait son voyage au bout de la nuit, sous solide escorte – mains ligotées comme un criminel ? Rien que d'y songer, un horrible poids dans la poitrine. Sous ses paupières, une vision qu'il ne parvenait à déloger. Du jour au lendemain, le gai quinquagénaire s'est mué en un homme pitoyable. Vêtement froissé, traits creusés par la nuit sans sommeil où la police est venue l'arrêter, il s'avance sur la passerelle, trébuche à chaque pas, cherche l'appui d'un bras familial. Peine perdue. Autour de lui, rien que les cris rauques des soldats, quand il se retourne, essayant d'accrocher à son regard un bout de rivage, ou le visage d'un proche.

Vrai, faux, cet exil ? Pour en savoir davantage, mieux valait descendre au Forum. Les rumeurs aiment le lieu,

un secret pour personne. Gallion traversa la pièce. Sans un regard vers le déjeuner préparé par Marcus. Avec ce nœud dans la gorge il ne pourrait avaler une bouchée d'olives ni de fruits secs. Ni de pain trempé de vin, ce « coup du matin » qu'il appréciait, qui l'aidait à bien démarrer la journée en reprenant quelques éléments de son cours de rhétorique.

Il se dirigea vers la porte, heurta du coude une tablette posée sur une étagère. Eut un coup au cœur. L'écriture d'Ovide! Sa manière de courir à travers la cire. Allègre, hâtive, aussi impétueuse que la main de son propriétaire. Le dernier en date de ces courriers qu'ils aimaient échanger. Il en survola le début. Ses yeux s'emplirent de larmes aux lignes finales. *Je vais séjourner deux semaines à l'île d'Elbe, je reviendrai à temps pour apporter à Novatilla un cadeau digne de ses neuf ans.* Des lignes qu'il avait lues sans inquiétude quelques jours auparavant. Mais aujourd'hui l'anniversaire de sa fille était passé, l'aube du 9 décembre s'était levée, et Ovide s'éloignait de Rome, dans le tourbillon des tempêtes.

Gallion ouvrit la porte du bureau. Au pied d'un laurier-rose se tenait Lucina. La vieille affranchie s'approcha. Tendit les bras comme si elle allait lui toucher le visage ainsi qu'on fait à un enfant malheureux. Retint son geste.

— Vous êtes pâle, vous tremblez, dit-elle seulement en secouant ses cheveux gris. Laissez-moi...

Elle revint chargée d'un gros manteau de laine. L'aida à l'enfiler.

— Ovide, articula-t-il avec difficulté.

— Je sais par Marcus. Jusqu'à ce que la chose soit sûre, je n'en soufflerai pas un mot à votre épouse. Ni à votre petite, son chevalier au grand nez elle l'aime tant, presque autant que vous, ajouta-t-elle en tirant la porte qui donnait sur la rue.

— Mort d'être adoré du peuple et de l'armée qui désiraient le porter au pouvoir? chuchotait-elle si bas qu'elle semblait se parler à elle-même. Livie haïssait Germanicus, plus populaire que son fils. De peur que ce décès ne soit versé au compte de ses talents d'empoisonneuse ou de la jalousie de Tibère, elle a déniché le coupable. Pison, gouverneur de Syrie. Son procès va s'ouvrir. Tu crois que toutes les époques sont pareilles? Tant de disparitions dans l'entourage du pouvoir. Tant de mystères pas éclaircis, à commencer par le bannissement d'Ovide.

— J'ai la conviction, Novatilla, qu'à travers les siècles l'énigme ne cessera de faire fleurir des hypothèses. Chacun pourra choisir la sienne.

— En fonction de lui-même, de ses secrets... L'exil de ton ami passionnera toujours à cause de ce qu'il éveille chez tout homme et toute femme, tu m'as déjà expliqué, maman aussi autrefois.

Elle appuya son épaule contre celle de son père :

— Je n'osais t'interroger alors, j'étais gamine et ta douleur si à vif. Et puis, tout au long de ces années, tu as évolué face aux différentes hypothèses, je me trompe? Finalement, pour laquelle penches-tu?

— Et toi ma fille?

*La dépouille d'Ovide n'a jamais été ramenée à Rome, jamais on n'a retrouvé son tombeau ni un aveu inscrit sur le papyrus avec lequel il souhaitait être enterré.*

*Aujourd'hui on continue de s'interroger sur son « erreur » aussi ardemment que si elle datait d'hier. La quasi-totalité des hypothèses présentes dans ce roman ont été émises ou modulées à travers les siècles (jusqu'à, récemment, la négation pure et simple de l'exil du poète). Et ce, par des écrivains latins puis français, allemands, italiens, anglo-saxons dont les noms, trop nombreux, ne peuvent être cités.*

*Une hypothèse a volontairement été négligée. Surgie d'un seul vers des Tristes. Causa meae cunctis nimium quoque nota ruinae: « La cause de ma chute est trop connue de tous ». Un vers contredit par des dizaines d'autres, et dont la formulation est ambiguë.*

*Selon nous, « la cause de ma chute » renvoie simplement à quelque grave offense à l'égard d'Auguste, dont Ovide se garde bien de préciser la nature. Mais certains commentateurs concluent de ce vers que tout Rome savait ce que le poète avait vu. Dans ces conditions, il est difficile de croire que ce secret n'ait jamais été divulgué, ni du temps d'Auguste ni dans les décennies qui ont suivi.*

*La correspondance privée entre Ovide et ses amis romains a, hélas, entièrement disparu. Ses courriers à Junius Gallion (en italiques dans notre texte, comme le reste des courriers) ont été imaginés. En revanche, les termes et vers latins, traduits par l'auteur, sont extraits d'œuvres du poète, des Métamorphoses ou des Tristes.*

## TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

